



ENTRETIEN

AVEC GERD KRUMEICH

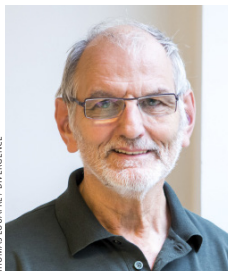
Ce qu'en pensent les Allemands

HISTORIA Quel a été le but militaire de cette importante offensive allemande ?

G. K. En octobre 1916 est publié dans le *Frankfurter Zeitung* un rapport de l'état-major de Hindenburg et de Ludendorff qui dresse un panorama complet de la bataille de Verdun telle qu'ils auraient aimé qu'elle entre dans l'Histoire. Il y est expliqué clairement que Verdun n'était pas une place de défense pour les Français, mais une porte à partir de laquelle ceux-ci pouvaient attaquer l'Allemagne. Il fallait donc fermer cette porte qui constituait un danger permanent. Mettre l'armée française dans l'impossibilité de flanquer l'armée allemande, tel est donc l'argument officiel de l'état-major pour expliquer l'offensive qui commence en février 1916. Le général Falkenhayn – commandant en chef des armées allemandes jusqu'à son remplacement, en août 1916, par Hindenburg et Ludendorff – a donc cherché à s'emparer de la place forte de Verdun pour remettre en marche l'armée allemande vers Paris. Sans succès. Ce qui lui vaudra son éviction, comme son prédécesseur, Helmuth von Moltke, l'avait déjà été après la défaite de la bataille de la Marne en septembre 1914.

Pétain est-il, à l'époque, perçu par les généraux allemands comme un grand stratège militaire ?

Non, loin de là. Il n'a pas de renommée en Allemagne. Lorsqu'il est désigné comme l'un des commandants de la bataille de Verdun sous les ordres du maréchal Joffre, on ne le connaît pas vraiment. On s'aperçoit au fur et à mesure que c'est un chef capable, mais sans éclat. En 1916, l'état-major allemand n'a aucune considération particulière ni pour Pétain ni pour l'armée française. Pour ses généraux, la France est un pays en dégénérescence, doté d'une république démocratique toute en faiblesse. Cette sous-estimation leur coûtera cher. Le peuple allemand quant à lui commence à connaître Pétain à travers ses ordres du jour qui sont publiés en avril 1916 dans leurs journaux. Mais comme nous l'évoquons dans notre livre avec Antoine Prost, les lecteurs allemands leur donnent curieusement une tout autre signification que celle comprise par les Fran-



THOMAS LOUAPRE / DIVERGENCE

EN 1916, L'ÉTAT-MAJOR ALLEMAND N'A AUCUNE CONSIDÉRATION NI POUR PÉTAIN NI POUR L'ARMÉE FRANÇAISE. POUR BERLIN, LA FRANCE EST UN PAYS EN DÉGÉNÉRESCENCE



çais. Quand Pétain motive ses soldats dans un ordre du jour indiquant « Ils ne passeront pas », les journaux et leurs lecteurs croient comprendre que c'est un cri de désespoir signifiant « pourvu qu'on tienne ». Autrement dit, les Allemands se conditionnent à croire ce qu'ils aimeraient que les journaux leur disent.

La bataille de Verdun est considérée comme une grande victoire française. Comment est-elle perçue en Allemagne ?

Verdun est perçue comme un échec, car ce sont les Allemands qui ont été contraints d'interrompre les combats. C'est une grande bataille durant laquelle néanmoins on a voulu – pense-t-on alors et comme l'enseigne encore les manuels d'histoire – « saigner les Français ». Au final, on s'est saignés nous-mêmes ! Comparée à celle de la Somme, la même année, qui est très rapidement exaltée dans les mémoires, la bataille de Verdun occupe une place plus réduite chez les anciens combattants allemands sitôt après la Grande Guerre. Il n'y a pas ce sentiment d'avoir tenu devant Verdun comme dans la Somme. Pour eux, ce qu'il en ressort alors, c'est qu'ils ont beaucoup souffert... et que c'était parfaitement inutile.

Pourquoi cette justification de la « pompe à sang » est-elle aujourd'hui remise en question ?

La fameuse théorie de la pompe à sang est un mensonge, une manipulation. Le mémoire prétendument rédigé par Falkenhayn lors de Noël 1915, expliquant que son objectif est de saigner à blanc les Français dans les mois à venir, est un faux antidaté. Il a été fabriqué après la guerre pour légitimer ce qui s'est passé à Verdun, pour justifier son entêtement forcené si lourd de conséquences. Tous les historiens et le grand public ont cru Falkenhayn : cela permettait de donner un sens, même horrible, à cette bataille la plus longue, la plus dévastatrice et la plus inhumaine de la Première Guerre mondiale. Mais, en fait, il n'en est rien. Konstantin Schmidt von Knobelsdorf, le chef d'état-major de la 5^e armée, qui a établi le plan de l'attaque de Verdun, l'a clairement reconnu en 1933 dans un texte qui



GRANDE ILLUSION Le kaiser Guillaume décore des soldats après la bataille : après l'échec, on avance l'idée – fausse – d'avoir voulu « saigner les Français ».

précise que la grande erreur du général Falkenhayn aurait été de refuser, contre son avis, une attaque simultanée sur les deux rives de la Meuse et de n'autoriser qu'une offensive sur la rive droite pour économiser des troupes.

Pourtant, à Verdun, la volonté de provoquer le plus de pertes possible dans le camp français est clairement à l'œuvre...

Dans le cadre de mes travaux, j'ai cherché de savoir à partir de quel moment précis, pendant la guerre, on commence à évoquer ce thème de la « saignée des Français ». J'ai découvert que c'est à partir du 15 mars 1916, quand l'état-major allemand est certain de ne plus pouvoir vaincre facilement. Alors, tout le monde en Allemagne, à tous les niveaux, commence à parler d'une éventuelle saignée des Français à Verdun. Comme pour donner un sens à quelque chose qu'on ne parvient plus à comprendre, on se persuade que c'est pour faire en sorte que la France perde le meilleur de ses forces.

Y a-t-il eu des mouvements de contestation en Allemagne au moment de Verdun pour en finir avec cette guerre ?

Oui, bien sûr. La question des buts de guerre est largement discutée dans l'opinion publique. Par exemple, en 1916, le parti socialiste éclate en différents groupes contestataires qui en ont assez de cette guerre et qui veulent y mettre un terme. Des mouvements qui se renforcent quand Hindenburg et Ludendorff se lancent dans une guerre totale, industrielle, dont Verdun a servi de détonateur. Mais,

en même temps, l'état-major parvient toujours à remobiliser l'opinion à travers une propagande de masse qui exhorte à combattre « encore un coup », « un dernier coup ». Et ce, jusqu'en 1918.

À l'issue de la Grande Guerre, Pétain reste-t-il dans les mémoires comme le vainqueur de Verdun ?

Pétain est surtout perçu comme un militaire qui ne s'est jamais mêlé des querelles liées au traité de Versailles. Il ne figure pas parmi les Français qui ont poursuivi les Allemands en les rendant éternellement coupables. Il n'a pas eu les frénésies d'un Foch ou d'autres politiciens qui ont voulu mettre l'Allemagne en morceaux. Cette non-intervention va s'avérer déterminante pour la reconnaissance de Pétain par les Allemands.

Comment expliquer que la bataille de Verdun, vingt ans après, soit devenue un mythe également en Allemagne, comme l'atteste le « serment de la paix », prononcé à Douaumont en juillet 1936 par des dizaines de milliers d'anciens combattants des deux camps ?

Il est important de comprendre qu'un mythe de Verdun se constitue en Allemagne sous l'influence des nazis, qui érigent cette bataille en symbole. Effectivement, les anciens combattants soutenus par Hitler ont fait ce serment de la paix devant l'ossuaire de Douaumont en 1936. Ils furent plus de 30000 à se réunir les 12 et 13 juillet 1936, à écouter un orateur allemand leur assurer que « tous les Allemands, et d'abord leur Führer, croyaient fermement à la possibilité que les deux peuples puissent vivre désormais en voisins pacifiques ». Le chancelier du Reich brouillait alors les pistes en apparaissant comme un ancien soldat courageux qui ne recherchait que la paix, ayant connu la guerre et n'en voulant plus. Une manière habile de légitimer son régime auprès des Français, justement sur l'héritage de Verdun.

Dans ce contexte, Pétain a-t-il été manipulé par Hitler dès les années 1930 ?

Assurément. La faute de Pétain est d'avoir cru, comme les anciens combattants français, que l'Allemagne recherchait la paix. Un aveuglement d'autant plus grand qu'il avait une fascination morbide pour le III^e Reich, à l'instar de nombreux représentants de la droite française. L'esprit de la défaite est alors déjà à l'œuvre. Pour les Allemands, à cette époque, Pétain était donc un chef d'administration militaire « germanocompatible » qu'on pouvait d'autant plus facilement manipuler qu'il n'offrait pas de résistance.

PROPOS RECUEILLIS PAR HUGUES DEMEUE



* Historien allemand, spécialiste de la Première Guerre mondiale. Auteur, avec Antoine Prost, de *Verdun 1916* (Tallandier, 2015).